

Peindre une chanson - par José Manuel Costa

Il existe plusieurs façons d'approcher l'art, et la vie. Des voies d'une immense autoroute sur lesquelles chacun de nous voyage en sachant à chaque instant où il se trouve, et en reconnaissant aussi ses voisins les plus proches et les plus lointains. Dans l'art, comme dans la vie, on peut choisir (ou subir) les chemins de la tragédie, du scepticisme, de la rationalité empirique, de l'épique plus ou moins idéologique, du lyrisme. Les chemins sont nombreux, il y en a autant que les nuances qu'on peut trouver dans chaque approche. Mais si nous retenons le dernier mentionné ci-dessus, nous pourrions aborder le sujet de cette exposition: Alberto Reguera. L'une des plus grandes réussites du postmodernisme était de révéler l'illusion d'une conception linéaire de l'histoire, et plus particulièrement de l'histoire de l'art. La prétention classique (en fait encyclopédique) de faire paraître l'histoire de l'art comme une succession continue d'actions et de réactions dans un flux d'apparence éternelle est niée si brutalement par la réalité, qu'elle devient stérile. Ce qui existait depuis toujours paraît aujourd'hui évident. La pluralité, l'existence simultanée de toutes les possibilités, dont on s'est servies d'une manière plus ou moins systématique et réussie selon les différents moments socio-technologiques. Ainsi, on s'aperçoit des nouvelles possibilités d'entrecroisement et de métissage qui présagent une fissure dans cette pureté monolithique de l'école d'avantgarde. Les tableaux d'Alberto Reguera me sont tombés dessus il y a à peine un an, lorsqu'il s'était avéré déjà évident que le postmodernisme était devenu un nouveau style, avec ses propres règles et ses tabous. C'était le royaume absolu du concept (en laissant de côté, comme toujours, les meilleurs, ceux qui sont capables de tout réunir) et l'on regrettait un certain manque d'intuition esthétique, de plaisir rétinien qui semble aussi interdit que la pomme d'Eve. Même le plus aveugle aurait aperçu dans ces tableaux une pulsion différente et familière à la fois. La référence la plus immédiate serait Klee. Et en citant un peintre aussi admirable nous épargnons un nombre considérable d'explications et retenons l'essentiel: une certaine sensation de flotter, une attraction irrésistible par l'harmonie des formes et des couleurs, ressenties comme une extase poétique plutôt que comme une analyse objective stricte de l'échelle chromatique. Cette modalité d'expression, immédiatement sentimentale, court le risque de se livrer à la sensiblerie, au kitsch et à l'autocomplaisance. On trouve partout des galeries remplies de certains produits qui ne sont que des taches décoratives sur les murs, contribuant uniquement à rompre la monotonie du vide. Ceci n'arrive pas, bien sûr, aux tableaux d'Alberto. Il s'agit peut-être d'une vision d'halluciné, mais Je trouve toujours dans ces tableaux une certaine perversité ironique qui, dans le futur, pourra paraître avec plus de rigueur. Je parle du futur, car je n'ai pas l'impression que ce peintre s'arrêtera ici. Le caractère transitif des titres et les nuances déjà bien apparentes montrent que le dynamisme est l'une des caractéristiques essentielles de ses oeuvres. Un dynamisme qui se trouve implicite dans l'équilibre instable des formes centrales du tableau, celles qui laissent parfois (presque toujours) une trace, un signe, une courbe presque insignifiante pas seulement signal du mouvement en surface, mais aussi dans les profondeurs du tableau. A un moment où il existe encore de la vénération pour ce qui est distinct, le travail d'Alberto ne pourrait pas être plus représentatif. En surmontant avec une rare facilité le dilemme expressionnisme constructivisme, il est arrivé à un point où les marées émotionnelles deviennent difficiles à classer. La possibilité d'imaginer, de chanter un tableau, de peindre une chanson.